

THE SENATE OF CANADA- LE SÉNAT DU CANADA
Ottawa, Ontario K1A 0A4

Un monde transculturel
de l'honorable Viola Léger, o.c.
Sénatrice d'Acadie

À l'occasion de
la Conférence interprovinciale Espace culturel Atlantique
le vendredi 24 mai 2002 - Moncton (Nouveau-Brunswick)

Chers amis,

C'est l'art qui nous rassemble ici aujourd'hui. L'art qui rassemble les hommes et les femmes. Au-delà des frontières physiques. Au-delà des frontières culturelles. Mais qui sommes-nous?
Écoutons Zachary Richard dans son poème *No French, no More*

*My Papa was a hard working man,
Held a plow inside a calloused hand.
Up before the sun out on the land,-
Try to give us everything he can.*

*He sent us off to school when a teacher came,
Said "My-boy, try hard, do the best you can.
But the teacher we could not understand,
Because she only talk "American*

*My Papa couldn't tell us and it didn't make no sense, nen the teacher told us that we
couldn't talk no French no more.*

*Things were changing fast in Louisianne,
Cajun can't talk English feel ashamed.
But nowadays it's getting so you can't,
Tell the Cajuns from Americans.*

*Do you hear me calling, do you understand,
Once it is gone it ain't never coming back, no more.*

*I got me a job just like my Papa planned,
I wear a suit and dirt never touch my hands.
But I still see the look in my Papa 's eyes,
The pain and the shame that he just would not hide.*

*Hey mon cher garçon,
Est-ce que tu me comprends? NO more, no more.*

Écoutons Raymond LeBlanc, comme en écho, dans son célèbre *Cri de terre*
J'habite un cri de terre aux racines de feu
Enfouies sous les rochers des solitudes

J'ai creusé lentement les varrechs terribles
D'une amère saison de pluie
Comme au coeur du crabe la soif d'étreindre

Navire fantôme je suis remonté à la surface des fleuves
Vers la plénitude des marées humaines
Et j'ai lancé la foule aux paroles d'avenir

/2

Demain
Nous vivrons les secrètes planètes
D'une lente colère à la verticale sagesse des rêves

J'habite un cri de terre en amont des espérances
Larguées sur toutes les lèvres
Déjà mouillées aux soleils des chalutiers incandescents

Et toute parole abolit le dur mensonge
Des cavernes honteuses de notre silence.

Identité. Voilà bien ce qu'expriment ces magnifiques poèmes de Zachary Richard et de Raymond LeBlanc. L'identité que l'on ressent en soi. Et celle que l'on recherche dans la parole de l'autre. C'est un peu ce que nous sommes venus faire ici en tentant de cerner le profil d'un espace culturel.

Un espace culturel qui serait un lieu d'expression de l'art dans ses formes plus classiques, comme la musique, la peinture, la danse, la sculpture, le théâtre, l'écriture, le cinéma et le vidéo, ou dans ses nouvelles manifestations multimédiatiques. Un espace culturel qui serait un lieu d'expression personnelle pour les artistes qui y habitent. Un espace culturel qui serait aussi un lieu d'expression collective de ce que nous sommes, tous ensemble. Ce serait l'Espace culturel Atlantique.

Dans cet espace culturel, il est un pays qui porte le nom d'Acadie. Un pays que l'on épingle sur le coeur. Un pays qui trotte dans notre tête. Un pays qui exprime nos rêves et nos aspirations. C'est un pays réel, vrai, tangible, concret comme on peut le voir par nos réalisations politiques, économiques, éducationnelles, scientifiques et sportives. Et comme on peut le ressentir par notre art vivant, par notre culture vivante.

Les Acadiens et les Acadiennes forment un peuple. Un peuple égal aux autres peuples. Il n'y a pas de hiérarchie dans les valeurs d'égalité. Un peuple égal aux autres. À tous les autres peuples de la terre. Voilà notre dit.

Nous habitons un territoire qui couvre quatre provinces, qui couvre toute cette région atlantique pour laquelle vous êtes appelés pendant cette conférence, à tracer le profil culturel. Mais nous ne sommes pas seuls sur ce territoire. Nous vivons avec des gens d'origines lointaines, les autochtones. Depuis des temps immémoriaux, ils arpentent ces terres, la chérissent, lui donnent vie dans leur art et leur culture.

Au Sénat, j'ai le privilège de faire partie du Comité permanent sur les Peuples Autochtones. Lors d'une réunion, j'ai eu la chance de rencontrer un Inuit de 20 ans, Franco Sheatiapik Buscemi, du National Inuit Youth Council. il a dit ceci :

/3

"Sarah Anala, one of two Inuit Elder liaisons in the Correctional Services of Canada, wrote a poem about Inuit in federal corrections. Its in a prominent place in my office to remind me of the need to help others understand. Sarah's poem describes, in a very poignant way, the relationship between Inuit offenders and the non-Inuit justice system. I would like to share a short passage from her poem with you now that expresses the impact culture class has on Inuit youth in conflict with the law.

You do not know me, you only know me from paper. How can you know and speak anything about me when you have never lived with me, have never lived in MY community? You do not know my true history.

Kangissimak - gone past

Tikkingituk - Not here yet

Mana -- Now

I only have now. I can only predict the weather because the signs are there, on the land, the sea, the wind, the clouds, the snows. You have never been in my mind, my body, my spirit, therefore, in reality, you do not know me; you know me from paper.

Ils sont Canadiens, avec nous, comme nous. Ils se tiennent devant nous, avec nous, pour dire au monde notre présence. Et surtout, pour préfigurer avec nous un avenir commun. Et sur ce territoire atlantique, vivent d'autres gens d'origines diverses. Anglais, Irlandais, Écossais, Québécois. Et de plus en plus, des gens venus d'autres nations européennes, ou sud-américaines, ou asiatiques. De partout arrivent des hommes et des femmes qui vont insuffler dans nos traditions locales des goûts, des sons, des mouvements, des formes étonnantes, inédites, susceptibles de nourrir notre propre vision de nos arts et de nos cultures. Et ils pourront dire, comme le poète Léonard Forest l'a écrit

*J'ai planté partout mes jardins de liberté,
il y pousse parfois des fleurs menacées, blanches surtout,
fleurs d'humanité,
je ne sais où les aller pleurer.*

*J'ai semé partout mes jardins d'avenir,
Il y pousse parfois des fleurs inespérées,
blanches surtout,
fleurs d'amour,
à leur coupe, je ne sais qui boira.*

*J'ai planté partout mes jardins de joie,
Il y pousse parfois des audaces nues,
blanches surtout,
fleurs d'été, quand tu viendras, j'y dormirai.*

/4

Nous sommes donc une humanité nouvelle. Une humanité qui naît de la rencontre des peuples divers et de l'extraordinaire métissage culturel qui en résulte.

Mon identité, comme pour plusieurs parmi vous, probablement, se nourrit déjà à des racines diverses, vastes, profondes. Je suis Acadienne, je suis Canadienne, je suis née aux États-Unis. J'ai foulé bien des planches sur les scènes du monde, de Moncton à Monaco, en passant par Paris, Montréal, Toronto, Winnipeg. Et combien d'autres! Je m'exprime en français et je m'exprime aussi en anglais.

Je suis maintenant sénatrice au gouvernement du Canada. Mais ma réalité identitaire, comme la vôtre, va bien au-delà des mots. Elle transcende la langue que l'on parle. Cette identité est faite de vécu, d'expériences riches ou tristes, de recherches, de questionnements, de découvertes aussi.

C'est ainsi que nous sommes en mesure de nous retrouver. De nous reconnaître. De nous comprendre. Ce lien est transculturel. Et ce lien transculturel est porteur d'espoir. Car il ne s'agit plus de mettre côte à côte nos cultures réciproques pour les admirer ou les analyser. Il ne s'agit pas non plus de les fondre dans un grand creuset qui nivellerait notre âme et nos créations. La dimension transculturelle est à mille lieues du < melting-pot >. La dimension transculturelle n'étouffe pas la culture de l'autre. Au contraire, elle s'en nourrit. Elle donne naissance à des perceptions nouvelles de la vie. Et c'est là, il me semble, une autre fonction de l'art.

Écoutons Stephen Taylor, de Fredericton, dans un poème paru dans le Telegraph Journal, à l'occasion de la Journée mondiale de la poésie

Text conquers human infirmity

Paragraphs shriek like banshees

Nothing but phrases to fulfill me

The letters of the alphabet sprout limbs and escape their designated pages

Flesh and words

Writing consumes all I know

Exclamation is both a mark and furious passion

My scribbled paper heart bleeds with every passing chapter

Skin and literature fail to coexist

I yearn to introduce heartless writing to genuine emotion

Flesh and words

/5

A frightening reality of book and bone

Existence is more easily read than heard

Bookmarks hold me still as precious time goes untouched

The years fade out in globs of ink on vacant paper

I stride to escape before I am macerated by A and Z

Flesh and Words

Puisque nous sommes tous des métis culturels. Dans ce contexte, la notion de patrimoine culturel doit s'élargir pour englober toute la planète. Qu'il soit local, régional, national ou international, le patrimoine reflète le monde. Et parce qu'il reflète le monde, il lui appartient.

D'où la pertinence de l'Unesco qui commandite cette conférence. L'Unesco qui par ses multiples programmes d'éducation et de sauvegarde, permet à notre humanité, bousculée par les intempéries de l'actualité internationale en ce début de siècle, de garder le cap sur l'essentiel : la vie.

Comme certains d'entre vous, j'arrive d'une longue vie où les choses semblaient tracer d'avance. On devait faire ceci, on devait faire cela. L'art c'était ceci, l'art c'était cela. Mais cette époque est révolue. Nos sociétés sont en mutation. Ce n'est pas moi, et peut-être pas vous non plus, qui va révolutionner la danse, la musique, la littérature, le cinéma, ou les autres formes d'expression artistique.

Ce sont les jeunes qui poussent à l'heure où l'on se parle. Ces jeunes qui zappent avec une facilité déconcertante, et sans même s'en rendre compte, entre la réalité concrète de la vie quotidienne et la réalité plus virtuelle de la technologies avec tout ce que cela comporte d'étrange, pour nous, et de prometteur pour eux. Mais pour que ce changement ait lieu dans une relative harmonie, nous devons faire en sorte que l'éducation reste une priorité à la fois familiale, sociale et politique. L'éducation mène à la liberté de l'être.

Écoutons Florian Lévesque, de Balmoral, dans son poème *Salut Fiston* :

*J'ai toutes sortes d'affaires dans'tête
Pas d'mots pour l'écrire
J'veux t'écrire que j'taime
Mais j'sais pas comment
Parsonne me l'a jamais montré
J'veux qu'tu saves par zampe
Que j'm'ennuie de toi
Mais comment ca s'e'crit, je l'sai's pas
Toutte c'que j'ai à t'dire
C'e'toutte dans ma tête
Pis c'est bloqué*

/6

*Comme une (djamme) de bois
Su'a rivière au printemps.
C'est tellement (djammé) dur fiston
Que ca m'fait mal au cwur
Pis pas capab de l'dire
Parce que j'ai pas les mots pour
Am'nez d'la dynamite
Que j'me débloque le coeur
Am'nez d'la dynamite
Pour laisser couler mes sentiments
Jusqu'ayou c'qu'est mon gars*

*Pour qu' save que jm'ennuie d'lui
Pour qu y save que j'Taime beaucoup
Pour qu'y save que ca fait mal de l'aimer
Quant'on est pas capab de l'écriture
Pis quon meurt d'envie de l'dire*

Les jeunes sont notre avenir. On le dit et le répète sans arrêt. Mais pour que cela soit, il faut que les jeunes, nourris de pop-com et de pop-culture, soient aussi exposés à l'art sous toutes ses formes. C'est ainsi que la culture continuera d'exister, tout en s'unissant à celle des autres. Pour qu'elle demeure le fil conducteur qui relie chaque être humain aux autres êtres humains. C'est bien pour cette raison d'ailleurs que nous sommes réunis ici pour tenter de définir notre petit morceau "d'espace culturel" dans ce grand ensemble qui s'appelle la planète.

Mais tout ca est aujourd'hui confronté à une réalité qui nous dépasse, par son ampleur et par son intangibilité : la réalité virtuelle. Le monde vit de plus en plus à l'heure de l'Internet et cette situation nous amène, déjà, à redéfinir notre rapport à <<l'autre >>. << L'autre >> n'est plus l'étranger qui habite ailleurs, qui habite au loin; << l'autre >> est devenu l'interlocuteur au bout des doigts, à deux secondes de nous.

Mais comme si ce défi de communication culturelle n'était pas déjà suffisant, voici que se joute, à cette réalité, une autre réalité d'apparence incontournable : la mondialisation. Notre époque est caractérisée par la formation des grands ensembles, surtout des grands ensembles économiques, comme l'Accord de libre-échange entre le Canada, les États-Unis et le Mexique. Ou encore, la vaste Zone de libre-échange qui se dessine dans les trois Amériques. Parallèlement, l'Europe se regroupe aussi. Les frontières nationales s'estompent. Dans ce contexte, qu'en est-il de nos cultures nationales? De nos cultures régionales? De nos cultures locales? Comment rester soi-même quand l'État dont on est citoyen semble se dissoudre dans le flou politique et économique? Il nous reste la culture. Celle qui fait voyager, comme le dit Jean-Philippe Raïche, dans son très beau poème

*Voyager
d'île en île*

/7

*sans jamais nommer
le jour qui révèle
stocker la mémoire
comme au port
on prévoit
le retour des marins étrangers
nejamais céder
vivre.*

Pour vivre, il nous reste la culture. La culture qui nous définit, tout en nous ouvrant une porte d'entrée vers <<l'autre >>. D'où la nécessité, pour les gouvernements qui multiplient leurs échanges économiques, de respecter les réalités culturelles de leurs citoyens. D'où la nécessité de négocier ces fameuses clauses d'exception culturelle dont on discute beaucoup depuis quelques années, grâce notamment, aux prises de position du Canada, du Québec et de la France à cet égard. Sous son masque de neutralité, la mondialisation nous incite à être encore plus nous-mêmes. Et dans ce contexte, il ne faut pas s'étonner de voir surgir, dans plusieurs pays, et sur tous les continents, des revendications identitaires très claires.

Tout comme les individus, les peuples veulent préserver leur identité. Et ils sentent que cette identité est menacée par le rouleau-compresseur économique qu'est la mondialisation. C'est pourquoi on assiste à une renaissance des cultures locales, à une réappropriation de ce qui fait l'âme d'une collectivité, ou d'un peuple.

Nous nous devons, en tant qu'artistes ou intervenants dans le milieu culturel, de soutenir ces aspirations légitimes. D'où la pertinence de ce que l'on appelle l'exception culturelle, dans les négociations économiques entre États. L'art n'est pas un produit monnayable comme les ressources naturelles, les matières premières, les denrées, ou les produits dérivés.

Le poème de la petite Sarah MacDonald de Miramichi en 8e année, l'exprime bien dans un poème paru dans le Telegraph Journal, à l'occasion de la Journée mondiale de la poésie

I used to be a proud oak tree

Spreading my branches for all to see

I was a link to the past and present

Watching the world evolve was ever so pleasant

But now I live below busy feet

As a hardwoodfloor in eternal sleep

La culture n'est pas un plancher de bois franc. Il n'y a pas de place pour la concurrence, ou la compétitivité, dans le domaine des arts ou de la culture. Il n'y a que l'expression humaine,

/8

l'échange, le dialogue, la création. Bien que, dans le concept du fameux village global dont a parlé le Canadien Marshal McLuhan, le choc des cultures soit une réalité, cette réalité ouvre toutes grandes les portes de l'avenir. Un avenir qui fera en sorte que le patrimoine mondial appartiendra à tout le monde. Qu'il sera la somme de ce que l'humanité compte de plus précieux : notre âme. Celle qu'exprime l'art, sous toutes ses formes, anciennes ou nouvelles, Et celle qui donne à l'humanité son espoir. Cet espoir fragile dont parle le poète Serge Patrice Thibodeau :

Roseau pensant : fragilité de l'homme.

Roseau dont on fait une flûte : fragilité du chant.

Roseau dont on fait une plume: fragilité de l'écriture.

Dans la tourmente inattendue, livré aux vents assassins,

À la violence de la pluie, le roseau ploie mais résiste.

Ainsi, chaque nouvel amour danse pour célébrer son frêle avenir...

Merci.

